

Nos écoles à l'heure de l'accueil des jeunes Ukrainiens

JEAN-FRANÇOIS LAUWENS

D'après l'Unicef, un enfant ukrainien est devenu un réfugié chaque seconde depuis l'agression russe, le 24 février. Selon les derniers chiffres publiés avant les vacances de Pâques, 992 élèves ukrainiens sont inscrits dans les écoles francophones : 239 en maternelle, 483 en primaire, 143 en secondaire et 127 en Daspa (dispositif d'accueil et de scolarisation pour primo-arrivants). Avant un afflux bien plus important à la rentrée ?

La scolarisation de ces jeunes est fondamentale puisqu'il est impossible de prévoir la durée de cette crise. Si l'on prend en compte tant les aspects pédagogiques que juridiques ou administratifs, trois scénarios documentés ont été fournis aux écoles par le SeGEC dès le 9 mars : l'inscription des élèves dans un Daspa existant ou à créer en urgence dès que 8 primo-arrivants sont réunis (formule la mieux adaptée sur le plan administratif), l'inclusion en classe ordinaire (compliquée en raison de la langue) et la formule hybride, ce qui permet de ne pas cantonner les élèves dans un statut d'élèves libres.

La plupart des écoles ont été sollicitées par des parents accueillant des réfugiés. À l'Institut Saint-André à Ixelles, ils ont rapidement été 13 en secondaire et 5 dans le fondamental. « Une maman du secondaire est venue nous demander si nous pouvions lui communiquer les coordonnées d'un prof pour aider les enfants des familles qu'elle accueillait », disent les directrices Anne-Sophie Lejeune (secondaire) et Florence Casse (primaires 3-6). « On s'est dit : on va faire mieux que cela, on va les accueillir dans nos classes. Quand on présente à nos élèves des enfants qui, 5 jours avant, étaient sous les bombes et ont tout perdu, cela leur remet les idées en place. Mieux : des élèves qui étaient très renfermés sont transformés, souriants, soucieux d'aider leurs camarades. »

« Une chance »

Xavier Cambron, directeur des humanités au Collège Cardinal Mercier à Braine-l'Alleud, ne dit rien d'autre : « C'est une chance pour tout le monde, pour nos élèves et nos écoles aussi. C'est une découverte citoyenne, culturelle, sociale, solidaire, en conditions réelles. » Les demandes sont quotidiennes car les communes alentour se sont for-

tement mobilisées pour l'accueil de réfugiés. « Pour moi, il est nécessaire de les accueillir individuellement. Ils me racontent leur histoire, je ne transmets à leur professeur que ce qu'ils veulent bien. Je ne veux pas faire d'admission générale mais pouvoir les réorienter en fonction de leur âge, de leurs affinités pédagogiques. »

Rien de tout cela dans les écoles habituées à gérer des Daspa. « Cela fait trois ans qu'on se débrouille comme on peut avec le pachto et le dari pour nos Afghans. Si l'on avait eu les mêmes ressources que pour les Ukrainiens, cela nous aurait aidés ! », regrette Samuel Losange, directeur de l'Institut Notre-Dame à Chimay. À l'Institut technique Cardinal Mercier de Schaerbeek, l'arrivée de 6 Ukrainiens a seulement provoqué la création d'une 6^e classe Daspa. À l'école fondamentale La Sagesse, à Saint-Josse, Nikita, 12 ans, a, sans bruit, pris place dans la classe Daspa de Muriel Geerts. « C'est la vie du Daspa », dit-elle. « Voir arriver - et éventuellement repartir - en cours d'année un primo-arrivant, c'est notre quotidien. Leur nationalité ne change rien pour nous, notre priorité est de les sécuriser dans une classe. » ■



À l'Institut Saint-André à Ixelles ©DR



Katja et Anna ©DR

« Cette **bienveillance** devrait être identique pour chacun »

« À mots couverts, Fedasil nous a laissé comprendre qu'il fallait « faire de la place » pour les Ukrainiens et que les Afghans se retrouveraient désormais en général devant un avis négatif », regrette cette directrice d'école avec Daspa. Au Centre PMS libre de Saint-Gilles, Stéphanie Tornieri, directrice, Geneviève Potmans, assistante sociale, et Julia Delmotte, psychologue, observent des conditions particulièrement favorables pour les réfugiés Ukrainiens en comparaison des autres. Ces différences pourraient générer des conflits mais elles risquent surtout de renforcer les conséquences négatives d'un accueil trop souvent négligé pour d'autres enfants réfugiés.

« Les témoignages qui nous remontent du terrain sont trop anecdotiques pour constituer une généralité mais ils existent », dit la première. « Les enfants afghans ou syriens peuvent avoir l'impression que l'on fait tout pour les Ukrainiens alors que leur arrivée n'a suscité que méfiance et désintérêt. Ces enfants-là ressentent les choses comme si eux n'étaient pas dignes de cet accueil. L'élan de solidarité observé aujourd'hui est formidable, mais cela devrait être la même chose pour chacun. Nous travaillons avec des enfants syriens, afghans, africains qui ont, si pas le même profil, en tous cas les mêmes besoins et enjeux, et qui, eux, ne bénéficient pas de cette bienveillance politique et médiatique. Ils souffrent du regard que l'on porte sur eux alors que ce regard, s'il est positif et bienveillant, contribue à restaurer le sentiment de sécurité et la confiance en soi nécessaire pour grandir, apprendre et ainsi favoriser l'intégration. »

Le collectif est aussi un moteur central et un support essentiel de l'accueil et il y a là un espace de travail intéressant à investir tant pour l'école que pour les centres PMS. « Notre boulot, c'est principalement de créer du lien, de la confiance, de réduire la distance entre l'école et les familles, pour favoriser la compréhension mutuelle », poursuivent-elles. « Malheureusement, ce qu'on observe sur le terrain c'est que les enseignants sont, tout comme nous, dans une situation impossible. On ne leur donne pas les moyens pour relever ces défis, cela génère de l'impuissance et parfois l'étiquetage et la disqualification des enfants. On est dans un modèle scolaire qui reste adressé à un public normé, issu de la classe moyenne. » ■

La chapelle de Saint-Roch déborde de dons. ©DR



À Ferrières, l'internat de Saint-Roch a retrouvé sa **vocation première**

« Combien de temps pouvons-nous rester ici ? », demande Khushboo. La trentaine, elle est gynécologue. Depuis quelques semaines, avec son frère, sa sœur et leurs parents âgés, elle fait partie de ces 20 Ukrainiens qu'abrite le Collège Saint-Roch à Ferrières, aux confins des provinces de Liège et de Luxembourg. La réponse de Benoît Dardenne, le directeur, fuse : « Un jour, un mois, un an, comme vous voulez. » Le directeur de l'ancien petit séminaire se multiplie entre la commune, Fedasil, le CPAS pour les revenus d'insertion et la Croix-Rouge. Dans ce couloir-ci, c'est Katja, 33 ans, son bébé Anna dans les bras, qui lui tend son téléphone pour qu'il puisse lire ses questions via Google Translate.

« Je voyais les files de réfugiés à la frontière polonaise et cela me bouleversait. J'ai appelé le président de mon PO qui m'a demandé : 'Tu penses à la même chose que moi ?' », raconte Benoît Dardenne. Fermé depuis 2000, l'internat de l'abbaye de Bernardfagne (206 lits) continue, entre scouts et cours de langues du Ceran, d'être occupé durant les congés. « J'ai fait part à Fedasil de notre disponibilité. Le lendemain, ils nous rappelaient en nous demandant si nous étions d'accord d'accueillir 17 personnes avec réponse à donner dans la demi-heure. La mobilisation a été immédiate. Quatre enseignants sont allés les chercher en voiture au centre Fedasil de Molenbeek, une vingtaine d'élèves sont allés préparer les chambres, et notre chapelle s'est transformée en magasin de jouets vu le nombre de dons reçus. »

Un noyau dur s'est formé avec le bras droit du directeur, Damien Vanguestaine, et les éducatrices, Frédérique Rousseaux et Aline Benoît. Natacha Petitjean, elle, gère toute la logistique (cuisine, entretien) : « J'avoue qu'au début, je n'étais pas partante parce que j'imaginai la somme de choses à faire, mais j'ai fini par dire oui pour faire plaisir au directeur. Tout se passe bien, ils mangent aux repas chauds le midi et on prépare des buffets pour le matin et le soir. On va aussi organiser les Pâques orthodoxes. Ils sont charmants et remercient tout le temps en rendant service : une dame qui est couturière a même réparé le pantalon déchiré d'un élève (rires). »

L'accueil des réfugiés dans la commune se fait en bonne intelligence. Le CPAS livre les repas durant les congés et les week-ends. Le Collège ne disposant ni d'école primaire, ni de Daspa ni d'autocar, c'est l'école officielle de Ferrières, la plus proche, qui accueille les enfants résidents de Saint-Roch, tous âgés de moins de 12 ans. « Saint-Roch est le saint invoqué contre la peste, conclut Benoît Dardenne. Il y a 80 ans, il a caché des Juifs et des résistants. Nous continuons à notre façon de lutter contre la peste. » ■